

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

28 octobre 1918

Quelques centaines de prisonniers russes sont arrivés à Uccle ce matin. Ils sont venus de diverses directions, tranquilles et doux, chaussés encore de leurs courtes bottes nationales, enveloppés de leurs amples capotes noires, et coiffés, la plupart, de casquettes plates, ce qui les aurait fait prendre, par d'aucuns, de prime abord, pour des Anglais. Des soldats allemands, sales et las autant que leurs prisonniers, les escortaient et, trop souvent, du poing ou de la crosse, les bourraient de coups. Les diplomates et les hommes d'État des Centrales (**Note** : pays d'Europe centrale) sont d'accord cependant pour affirmer que la paix a été signée entre les Allemands et les Russes ? Si cela est, comment les premiers continuent-ils d'assommer des gens qui ne sont plus ni des prisonniers ni des ennemis ?

A leur arrivée, ces malheureux, lorsqu'ils le pouvaient sans être aperçus, plongeaient furtivement la main dans les boîtes à ordures

rangées le long des trottoirs et en retiraient, qui des trognons de choux, qui des pelures de pommes de terre qu'ils essuyaient sommairement à leurs manches et dévoraient aussitôt : ils mouraient de faim !

Les premiers qui virent ce spectacle – des ouvriers allant à leur tâche quotidienne, des ménagères en route vers le plus proche bureau de ravitaillement, des enfants s'acheminant vers l'école – furent remués jusqu'en ces profondeurs mystérieuses où se cache le meilleur de nous-mêmes. Dans de nombreux ménages on décida de se passer de pain pendant la journée entière pour le donner à ces affamés et, le bien comme le mal étant contagieux, on put assister à ce spectacle admirable : des indigents, hommes et femmes, pauvres au point de dépendre exclusivement, pour leur nourriture de chaque jour, de la bienfaisance publique, revenant avec leur bol de soupe et leur chateau de pain, se condamner à un jeûne complet pour donner leur repas à de plus malheureux qu'eux ; des petits enfants avaient caché dans leur poche la « *couque* » qu'ils reçoivent chaque matin et, avec des mines adorables, offraient ce beau pain blanc à des hommes au teint jaune, aux yeux bridés – des Bouriates, manifestement – et dont ils ne savaient rien sinon qu'ils avaient faim.

Dites-le-moi, puissants de la Terre, qui si aisément croyez avoir fait tout votre devoir

lorsque vous avez laissé tomber dans la main de la charité une partie de votre superflu, avez-vous jamais rien fait qui approche la beauté du geste par lequel ces pauvres se sont privés de leur nécessaire?

J'arrête ici ces notes que j'ai commencé de rassembler naguère pour tromper mon oisiveté et que je n'ai plus, aujourd'hui, le temps de fixer sur le papier tant la besogne me presse. Le mouvement de reflux des Allemands touche à sa fin et déjà, dans tous les bureaux de rédaction des journaux bruxellois, on sonne le ralliement. D'ici quelques heures, peut-être, dans peu de jours certainement, la liberté d'écrire nous sera rendue ...

(pages 518-520)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>

Notes de Bernard GOORDEN.

Concernant *la liberté d'écrire*, lisez l'article de synthèse de Roberto J. **Payró** (journaliste d'un pays neutre, l'Argentine), « *Les Allemands en Belgique. La presse durant l'Occupation* » :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20PRENSA%20DURANTE%20OCUPACION%20FR%2019190613.pdf>